

Roland Cassard a horreur des Tamagotchis

Vous avez raté le début où Cassard angoisse à l'idée de partir seul en vacances.

Le programme de mon après-midi s'annonce comme un très mauvais scénario, se dit R. Cassard, du style je-cours-au-devant-de-choses-dont-je-ne-suis-pas-sûr-de-vouloir. Et Cassard rit. Il adore les mauvais scénarios, ça l'oblige à mettre sa vie en scène, à tenter des performances d'acteur dont il n'est pas peu fier. Aussi, une fois la porte de son appartement claquée, il s'élance vers le prévu avec le regard de circonstance : œil mystérieux et modeste.

Il y en a des bleus, des roses, des transparents. Cassard hésite. C'est finalement la première fois qu'il en voit, après en avoir, il est vrai, tant entendu parler. Il ne sait pas comment ça marche, ni combien ça coûte, ni si les piles sont fournies ; il sait juste qu'il ne s'abaissera pas à poser une seule question au vendeur. Il en désigne un du doigt dans le casier de verre, le jaune. Évidemment, le vendeur lui sort celui d'à côté, le fluo. Cassard ne dit rien, il file à la caisse. Non merci, pas de papier cadeau, c'est pour moi. Il s'étonnerait presque d'assumer aussi aisément son statut de *fashion victim*.

Après lecture du mode d'emploi en guise de « J'élève mon enfant virtuel » par Laurence Pernoud, c'est assis dans une salle, attendant la projection de *J'ai horreur de l'amour*, que R. Cassard donne vie à son Tamagotchi. L'œuf éclate en cristaux liquides. Cassard ne peut pas s'empêcher de croire qu'il possède désormais un cinéma permanent au fond de sa poche.

Lorsque le noir se fait, il s'appuie à son fauteuil avec une assurance de presque père de famille.

Alois que Miossec chante *Salut les amoureux*, que le générique de fin défile, Cassard se dit qu'il pourrait oublier son rendez-vous chez le dentiste ; demain matin téléphoner, dégoulinant d'excuses et puis non. Il faut toujours respecter son plan de travail. Pourtant, il n'a pas envie de quitter si vite *J'ai horreur de l'amour*, pas envie de parler molaires et vacances prochaines. En lui, le film commence un travail de sape, Cassard s'y soumet, il s'expose en spectateur vulnérable. Le Tamagotchi couine qu'il veut jouer, Cassard n'a pas de temps à perdre. Dans la salle d'attente, des piles d'hebdomadaires. Cassard consulte les pages cinéma, peut-être par curiosité, peut-être pour vérifier, quoi ? Il n'en sait trop rien, il n'a pas d'idées précises sur les critiques d'hebdomadaires, sauf qu'elles ne correspondent pas à la définition de critique : « appréciation de l'authenticité d'une chose, d'une œuvre ». Et justement, Cassard commence à douter de la sincérité de *J'ai horreur de l'amour*. Dans les lignes qu'il lit, le doute n'a pas sa place : « Une comédie pour temps de peur », écrit Frédéric Bonnaud dans *Les Inrockuptibles* ; « un authentique petit joyau d'intelligence drolatique », Olivier de Bruyn dans *L'E.D.J.* ; « une comédie grave » selon Pascal Mérigeau dans le *Nouvel Obs* ; « une chronique gonflée sous le signe de la comédie », Gilles Médioni dans *L'Express* ; seul Jacques Morice tente l'oxymore dans *Télérama*, « ce n'est pas une comédie, pourtant l'humour y est

ne lui suffit pas ces arguments de vente, ces déclinaisons d'identité : lui voudrait échanger sur l'écriture du film, sur le choix de cette histoire et la façon dont Laurence Ferreira Barbosa la raconte. Il a besoin d'un interlocuteur valable, pas de réactions programmées, formulées. Son dentiste n'est pas cinéphile, Cassard s'installe sur le fauteuil avec un trop-plein d'idées. Dans son jean, le Tamagotchi réclame à manger, évidemment, il est presque vingt heures. Cassard ne sait pas écrire de critiques de cinéma. C'est un exercice qui le dépasse, l'ennuie un peu d'avance. Pourtant il s'installe à son bureau. Les mots tardent. Pour s'encourager, il se promet qu'il enverra le résultat au *Masque et la Plume* ou dans un courrier des lecteurs. Mais ça ne l'encourage pas. Téléphonons à Sam, il a sûrement vu le film. Cassard tombe sur le répondeur. Tant pis, il se lance :

– Salut, c'est Roland. Je te téléphonais à propos de *J'ai horreur, parce que, tu comprends, après avoir été un moment charmé, c'est un film qui me révolte*

profondément. C'était tellement un film qui avait tout pour me plaire, un film que j'aurais aimé écrire en fait, autant l'écouter, eh bien non, j'ai dû faire face à un film que je ne voulais pas voir, faire face à des personnages mis en disponibilité ; tu sais, ce truc de pas leur donner de famille, de ne pas vraiment les regarder travailler car pour une médecin, tu vois, la fille consulte mais elle n'ausculte pas, l'acteur, on a juste droit à un extrait de son spectacle, d'ailleurs lui-même s'en excuse : « je n'ai pas assisté aux répétitions » et le séropo, bien sûr, il glande toute la journée... Je refuse d'adhérer à la stratégie du film qui tente de mettre tout



■ Jeanne Balibar dans *J'ai horreur de l'amour*.

ce monde dans le camp des victimes en adoptant une tactique souvent déplacée, je veux parler de cet enchaînement de scènes identiques où un personnage vient expliquer à un autre (et d'une manière extra-lucide, tu l'admettras) pourquoi il ne va pas bien, or cet autre c'est un mur, à l'image de la femme à la fenêtre qui raconte qu'elle a vu un Résistant se faire tuer et qui, cinquante ans après, s'acquitte avec une plaque de marbre où on incite – ordonne – aux passants de se souvenir. Voilà, ce qui m'énerve dans ce film, c'est ce côté femme à sa fenêtre à qui il ne viendrait jamais à l'idée de descendre dans la rue et d'intervenir, qui se satisfait de parler d'un sujet : Laurent, le séropo. en exigeant des spectateurs qu'on respecte son mystère mais sans jamais tenter seulement de le défier, sans se salir les mains... Pourtant le film, il était là, j'en suis persuadé et elle n'a pas eu l'audace de le réaliser ; c'était un film sûrement profondément dépressif mais autrement plus stimulant et elle préfère en annuler tout enjeu en lui substituant un autre, plus burlesque, plus grand public, avec ce personnage de mauvais court métrage, l'hypocondriaque persécuteur dont personnellement, tu vois, je me contrefous. Du coup, quand arrive la fin, cette fin terrible et paresseuse où là c'est carrément un récolter qui se substitue au scénario, essayant de nous faire avaler une chute pour une révélation, moi je me suis senti trahi, comme devant un immense gâchis... Bip ! La machine ordonne à Cassard de se taire, il obéit. Sa feuille restera blanche, il ne sera jamais cité par Jérôme Garcin. Est-ce par vengeance qu'il prendra au cours de la nuit la décision de noyer son Tamagotchi ? ■